

Un témoignage en vaut un autre... *ou « Histoire d'un aller et retour »*

B. Melia Mora

En cette période de « rentrée », afin de justifier sa politique à l'encontre de la fonction publique, et, plus particulièrement, du monde scolaire, le gouvernement du Président Sarkozy, aidé de ses relais dans le monde intellectuel, tend à faire diffuser, par médias interposés, des « témoignages » de personnes expliquant, à partir de leur expérience que l'école d'avant était mieux que maintenant. Des « héritiers », au sens bourdieusien du terme, nous narrent avec nostalgie ce temps, pas si lointain (avant 1968 ou 1981) où des professeurs « républicains » faisaient régner l'ordre dans les classes tout en diffusant le Savoir, où les parcours scolaires étaient synonyme de promenade en barque sur un long fleuve tranquille sans avoir besoin de retoucher la photographie. Ils sont rejoints par quelques « boursiers », devenus des personnalités, qui exposent qu'ils doivent tout à une « école publique », aujourd'hui en voie de déliquescence, et à leurs "bons maîtres"...

On évoque lors de ces interventions la « sélection sociale », reconnaissant que cette école d'autrefois sélectionnait socialement, certes, mais, au bout du compte, était-ce un mal ? Certains reparlent aujourd'hui de la sélection dans une perspective positive, en opposant « sélection » à « massification ». La massification aurait produit des hordes d'élèves peu instruits, peu employables, peu sympathiques au bout du compte, parmi lesquels les plus alarmistes croient déceler un gisement de terroristes (1). On entend donc dire (2), et pas uniquement dans la bouche du patronat "qu'il valait mieux un emploi qu'un diplôme, et pas de diplôme que pas d'emploi".

Bien évidemment, les plus à gauche d'entre-nous ont pu lire des travaux de sociologues, très à la mode dans les années 1970 et 1980, indiquant que si l'école d'autrefois sélectionnait, c'était au prix d'une violence symbolique exercée auprès des « enfants de pauvres », contribuant peu à peu, au cours de la scolarité, à les délégitimer aux yeux de leurs condisciples.

Toutefois, pour l'orateur médiatique ou le prosateur peu féru de ce genre de publications, ce « cas de figure » peut apparaître un peu abstrait, dans la mesure même où il est difficile de rencontrer dans les cercles intellectuels de la capitale un « mauvais élève » de l'école publique en mesure de témoigner de cette expérience douloureuse...

Le témoignage que je livre ci-dessous, résultant de mon expérience, est particulier, mais, en le rédigeant, je me suis dit qu'il en valait un autre... Je dois beaucoup à l'école, l'école de la République des années 1970, avec notamment en mémoire la figure d'un instituteur progressiste, effectuant dans la classe un travail remarquable et à « l'école de la démocratisation » du milieu des années 1980, avec une scolarité dans un lycée de la banlieue ouest de Paris où j'ai rencontré des professeurs et des élèves remarquables (enseignants très engagés dans les réformes en cours qui me donnèrent envie de "prendre le relais", fille d'un journaliste d'Antenne 2 très impliqué dans les activités de la chaîne jusqu'en 1983, etc.).

J'évoquerai brièvement les premières années de ma scolarité dans une école privée bien peu catholique où l'on pratiquait l'humiliation des élèves médiocres, de même que les punitions corporelles. Etant alors un élève studieux et brillant, je n'ai pas eu à y subir d'humiliation, mais quelques brimades afin de réprimer des bavardages, ce qui conduisit ma mère, de même que d'autres parents, à retirer leurs enfants de l'établissement, au grand dam de sa directrice qui, sincèrement sans doute, avait vu d'un mauvais œil l'émergence de ce que l'on nommerait aujourd'hui une « démarche citoyenne » dans ses affaires. Je me souviens également de cette scène pittoresque où, durant une absence d'une enseignante (probablement mourante, car ici, il n'était pas de bon ton que le personnel s'absente pour des broutilles !), une voisine, fervante pratiquante, était venue faire cours : je l'avais contredite alors qu'elle se livrait à une présentation erronée d'un événement historique, ce dont on m'avait fait le reproche de manière un peu brutale... Avec le recul, une interrogation a d'ailleurs germé dans mon esprit : la réputation d'excellence de cet établissement était-elle due aux caractéristiques socioculturelles de ses élèves, ou à la qualité de ses enseignants ? Quoi qu'il en soit, il fut heureux que ma famille, suite à mon départ, puisse réaliser là de substantielles économies...

Projetons-nous quelques années plus tard, dans un collège d'enseignement public (C.E.S. pouvait-on lire sur la façade) de la banlieue ouest de Paris, en septembre 1981. Celui-ci pratique jusqu'à cette période la

ségrégation sociale et a "bonne réputation", à la grande satisfaction des parents les plus fortunés, qui hésitent par conséquent à inscrire leurs enfants dans les établissements privés des environs : la classe de 3^e 1 est composée des meilleurs élèves, pour la plupart issue de milieux bourgeois, la classe de 3^e 2 est composée de bons élèves plutôt issus des classes moyennes, la 3^e 3 est composée des élèves que l'on enverra dans les bonnes filières des lycées techniques de la "ville des Rois", les 3^e 4 et 5 regroupant une masse d'enfants de prolétaires, dont on ne s'est pas débarrassé dès la 4^e, destinés aux études courtes.

Orienté en 3^e 2, ma famille s'en émeut au regard de mes notes et me voilà finalement inscrit en 3^e 1. Cette intervention déplait manifestement au corps professoral et l'accueil des élèves qui, pour la plupart, se connaissent depuis leur plus jeune âge et constitue une « communauté », est des plus frais. Rapidement, certains se « souviennent » du « scandale » survenu quelques années plus tôt, lorsque des parents avaient retiré leurs enfants de l'école privée qu'ils fréquentaient en évoquant des mauvais traitements, d'autres évoquent le fait qu'il peut paraître étonnant qu'un enfant dont la grand-mère est femme de ménage, ayant servi dans leurs familles, se retrouve parmi eux. Je ne suis pas le seul objet d'étonnement, le fils d'un libraire supposé être communiste est rapidement victime de quolibets et, quelques mois après la rentrée des classes, un élève (victime lui d'insultes à caractère antisémite qui ne furent jamais admises en tant que telles, et ayant « tabassé » un condisciple) du quitter l'établissement.

Personnellement, les brimades, physiques et morales, que je subirais de la part des élèves, mais également de certains professeurs, entraîneront, cette année là, une baisse spectaculaire de mes résultats scolaires, si bien qu'il fut même envisagé à un moment que je rejoigne une « filière courte » - où j'aurais sans doute mieux été à ma place - après la troisième. L'hypothèse du redoublement fut heureusement privilégiée. Dès l'année suivante, j'ai repris une scolarité « normale », en 3^e 2, avec un fort sentiment de revanche et une volonté émergente d'engagement politique « très à gauche »... Celui-ci se concrétisa peu à peu au fil des rencontres, notamment à l'issue de la classe de seconde, avec des contacts avec des enseignants et des élèves proches du Parti communiste (où je n'ai pourtant jamais adhéré).

Le corps professoral de la classe « d'élite » du collège était à l'avenant, et parfaitement en phase avec les attentes des élèves (et de leurs parents). Une professeure agrégée avait, le jour même de la rentrée, expliqué que comme "Badinter avait fait sortir de prison les criminels", la gauche allait peut-être "mettre les honnêtes gens en prison", devant un "public" conquis. La même, l'année suivante, paradoxalement « rétrogradée » en 3^e 2, remarquant qu'un ami était issu d'une famille de militants communistes, ne lui mit que très rarement la moyenne alors qu'il était bon en français.

Résultat (il était mauvais en maths comme "tout le monde" étant donné les inclinations très élitistes de notre professeure), il fut orienté vers un bac technique "commerce" où il se rapprocha de fils de famille désœuvrés, puis de margoulins, pris pour modèle Bernard Tapie, monta par la suite diverses sociétés, avec des montages financiers de plus en plus douteux qui l'amènèrent au bord du gouffre...

La professeur de latin avait répondu à ma mère, s'inquiétant de mes résultats médiocres dans cette matière, que cela dépendait de "l'éducation familiale"...

Avec le recul, je me dis que notre professeur de sciences naturelles, était sans doute la figure la plus pittoresque : étudiant ayant raté ses études de médecine (d'après une dame de la PEEP qui n'était pas la dernière à propager des rumeurs), c'était aussi un « républicain », doublé d'une sorte d'adepte du darwinisme social, également caractérisé par une bonne dose de misogynie (il insultait par exemple les jeunes filles un peu maquillées et n'hésitait pas, en privé ou en public, à dénoncer les "moeurs" légères de certaines...). Son « républicanisme » se caractérisait par une mise en exergue, un peu pathétique, de la figure de Pasteur, présenté de façon récurrente comme un « grand homme », parfois à l'issue d'un recueillement de quelques minutes de silence pendant la classe où notre maître méditait (...). Il se caractérisait également par la défense de certains principes : une dénonciation du négationnisme face à un élève fascisant – fils de notables engagés politiquement alors aux côtés d'une personnalité politique portant aujourd'hui la casquette de l'UMP – avec lequel il était pourtant en excellents termes d'habitude, une valorisation des combattants de la 1^{ère} guerre mondiale et de la Résistance, etc.

Aux dires de certains élèves, l'enseignant "finit" piteusement sa carrière quelques années plus tard, humilié de devoir présenter publiquement ses excuses à un "pion" d'origine nord-africaine - par ailleurs militant de SOS racisme - qu'il avait traité de "macaque" et qui menaçait de porter plainte. L'insulte s'entendait pourtant dans l'esprit du maître comme la désignation d'une personne peu évoluée, non comme un rapport direct au "faciès". Un jour, il avait d'ailleurs expliqué publiquement à la classe que j'étais incapable de réaliser "quelque chose de plus évolué que de disséquer une écrevisse" et ne se privait pas de traiter tel ou tel de « macaque », qu'il soit blanc ou noir...

On évoque parfois le fait que les enseignants d'aujourd'hui « surnotent » des "élèves médiocres", lui sous-notait les élèves qu'il n'aimait pas et octroyait des « 10 de protection » à ceux qu'il appréciait et qu'il jugeait bons. Assez paradoxalement d'ailleurs, l'année suivante, de nouveau bien intégré dans la classe et redevenu bon élève, je bénéficiais moi-même d'un tel privilège.

A des degrés divers, tous ces individus ont été délégitimés par l'arrivée de la gauche au pouvoir et le processus de démocratisation.

Alors qu'elle craignait sans doute l'arrivée de l'armée rouge, complètement déconcertée, j'avais pu humilier à mon tour, l'année suivante, la prof de latin, par diverses facéties, en organisant notamment à Noël une sorte de quête (composée de pièces de 5 et 10 centimes) pour lui permettre de moderniser sa garde robe... La pauvre frisa alors la dépression, d'autant plus que sa « pédagogie » commençait à poser problème aux associations de parents d'élèves. A la suite d'autres incidents survenus (elle avait notamment noté de manière très contrastée un élève riche et un élève pauvre qui avaient remis le même devoir, expliquant dans un second temps que la seconde avait copié sur le premier), même ses collègues enseignants étaient sur le point de la lâcher... Nous avons vu ce qu'il en était du biologiste, espérons que la distinguée agrégée ne soit pas décédée prématurément, car sa pensée pourrait aujourd'hui être "recyclée" et enrichir sans conteste celle d'une droite décomplexée !

Ce témoignage, sur une époque aujourd'hui heureusement révolue, vaut ce qu'il vaut. Peut-être permettra-t-il de faire réfléchir certains de nos contemporains sur le sens de la violence symbolique, de la "barbarie" des élèves d'aujourd'hui, de la notation, de la « barrière et du niveau » qui caractérisaient aussi « l'école d'autrefois », et de mesurer par là même les progrès accomplis depuis lors...

à C. D. et à ses « trésors », afin de continuer le combat !

(1) « un cursus scolaire moyennement réussi ne garantit pas pour autant des capacités suffisantes de lucidité et de vigilance », « N'oublions pas que dans des pays aussi proches que le Maroc, ce sont les jeunes diplômés qui ont réalisé les attentats meurtriers de Casablanca. N'oublions pas que les kamikazes qui entraînent dans la mort des centaines d'innocents ont souvent réussi un parcours scolaire tout à fait honorable. Certes instruits, certes nourris de connaissances éparses, mais d'une épouvantable vulnérabilité intellectuelle, d'une confondante crédulité. » in Bentolila A., « Une jeunesse abîmée. Illettrisme et destin social », in Tribune, Institut Thomas More, n°8/fr, 5 janvier 2006.

(2) Un « débat » diffusé sur Radio Classique un lundi matin par exemple.